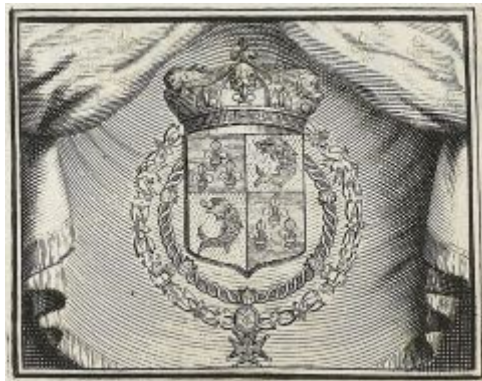


# Fables Choisies

Mises en vers

*Par M. de la Fontaine*

Tome 1er  
Livre 1  
Fables 1 à 10



A Paris,  
Chez CLAUDE BARBIN,  
au palais sur le Perron de la Sainte Chapelle

M. DC. LXVIII.  
AVEC PRIVILÈGE DU ROY



## Table des matières

La Cigale et la Fourmi.....	5
Le Corbeau et le Renard.....	6
La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.....	7
Les Deux Mulets.....	8
Le Loup et le Chien.....	9
La Génisse, la Chèvre, et la Brebis, en société avec le Lion.....	11
La Besace.....	12
L'Hirondelle et les Petits Oiseaux.....	14
Le Rat de ville et le Rat des champs.....	16
Le Loup et l'Agneau.....	17



# La Cigale et la Fourmi

La Cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue.  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la Fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
« Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'août, foi d'animal,  
Intérêt et principal. »  
La Fourmi n'est pas prêteuse ;  
C'est là son moindre défaut.  
« Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
— Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaise.  
— Vous chantiez ? j'en suis fort aise :  
Et bien ! dansez maintenant. »



# Le Corbeau et le Renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
« Eh ! bonjour, Monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. »  
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »  
Le Corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.



# La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf

Une Grenouille vit un Bœuf  
Qui lui sembla de belle taille.  
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,  
Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille  
Pour égaler l'animal en grosseur,  
Disant : « Regardez bien, ma sœur,  
Est-ce assez ? dites-moi : n'y suis-je point encore ?  
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y  
voilà ?  
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore  
S'enfla si bien qu'elle creva.  
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :  
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs,  
Tout petit Prince a des Ambassadeurs,  
Tout Marquis veut avoir des Pages.



# Les Deux Mulets

Deux Mulets cheminaient ; l'un d'avoine chargé ;  
L'autre portant l'argent de la Gabelle.  
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,  
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.  
Il marchait d'un pas relevé,  
Et faisait sonner sa sonnette ;  
Quand, l'ennemi se présentant,  
Comme il en voulait à l'argent,  
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,  
Le saisit au frein, et l'arrête.  
Le Mulet se défendant  
Se sent percer de coups : il gémit, il soupire.  
« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?  
Ce Mulet qui me suit du danger se retire ;  
Et moi j'y tombe, et je péris.  
— Ami, lui dit son camarade,  
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :  
Si tu n'avais servi qu'un Meunier, comme moi,  
Tu ne serais pas si malade. »





# Le Loup et le Chien

Un Loup n'avait que les os et la peau,  
Tant les chiens faisaient bonne garde.  
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,  
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.  
L'attaquer, le mettre en quartiers,  
Sire Loup l'eût fait volontiers ;  
Mais il fallait livrer bataille,  
Et le Mâtin était de taille  
À se défendre hardiment.  
Le Loup donc l'aborde humblement,  
Entre en propos, et lui fait compliment  
Sur son embonpoint, qu'il admire.  
« Il ne tiendra qu'à vous beau sire,  
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.  
Quittez les bois, vous ferez bien :  
Vos pareils y sont misérables,  
Cancres, hères, et pauvres diables,  
Dont la condition est de mourir de faim.  
Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée ;  
Tout à la pointe de l'épée.  
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »  
Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?  
- Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens  
Portants bâtons, et mendiants ;  
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire :  
Moyennant quoi votre salaire  
Sera force reliefs de toutes les façons :  
Os de poulets, os de pigeons,  
Sans parler de mainte caresse. »  
Le Loup déjà se forge une félicité  
Qui le fait pleurer de tendresse.  
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.  
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu de chose.



- Mais encore ? - Le collier dont je suis attaché  
De ce que vous voyez est peut-être la cause.  
- Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas  
Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?  
- Il importe si bien, que de tous vos repas  
Je ne veux en aucune sorte,  
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »  
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

# La Génisse, la Chèvre, et la Brebis, en société avec le Lion

La Génisse, la Chèvre, et leur sœur la Brebis,  
Avec un fier Lion, Seigneur du voisinage,  
Firent société, dit-on, au temps jadis,  
Et mirent en commun le gain et le dommage.  
Dans les lacs de la Chèvre un Cerf se trouva pris ;  
Vers ses associés aussitôt elle envoie.  
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,  
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie » ;  
Puis en autant de parts le Cerf il dépeça ;  
Prit pour lui la première en qualité de Sire ;  
« Elle doit être à moi, dit-il, et la raison,  
C'est que je m'appelle Lion :  
À cela l'on n'a rien à dire.  
La seconde, par droit, me doit échoir encor :  
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.  
Comme le plus vaillant je prétends la troisième.  
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,  
Je l'étranglerai tout d'abord. »



# La Besace

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire  
Le S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur.  
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,  
Il peut le déclarer sans peur :  
Je mettrai remède à la chose.

Venez, Singe ; parlez le premier, et pour cause.

Voyez ces animaux, faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres :

Êtes-vous satisfait ? - Moi ? dit-il, pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;

Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché :

Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »

L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;

Glosa sur l'Éléphant, dit qu'on pourrait encor

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;

Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'Éléphant étant écouté,

Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :

Il jugea qu'à son appétit

Dame Baleine était trop grosse.

Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,

Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin les renvoya s'étant censurés tous,

Du reste , contents d'eux ; mais parmi les plus fous

Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres

hommes :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le Fabricateur souverain

Nous créa Besaciers tous de même manière,

Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :



Il fit pour nos défauts la poche de derrière,  
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

# L'Hirondelle et les Petits Oiseaux



Une hirondelle en ses voyages  
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu  
Peut avoir beaucoup retenu.  
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,  
Et devant qu'ils ne fussent éclos,  
Les annonçait aux matelots.  
Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,  
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.  
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons:  
Je vous plains, car pour moi, dans ce péril extrême,  
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.  
Voyez-vous cette main qui, par les airs chemine?  
Un jour viendra, qui n'est pas loin,  
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.  
De là naîtront engins à vous envelopper,  
Et lacets pour vous attraper,  
Enfin, mainte et mainte machine  
Qui causera dans la saison  
Votre mort ou votre prison:  
Gare la cage ou le chaudron!  
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,  
Mangez ce grain et croyez-moi. »  
Les oiseaux se moquèrent d'elle:  
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.  
Quand la chènevière fut verte,  
L'hirondelle leur dit: « Arrachez brin à brin  
Ce qu'a produit ce mauvais grain,  
Ou soyez sûrs de votre perte.  
- Prophète de malheur, babillarde, dit-on,  
Le bel emploi que tu nous donnes!  
Il nous faudrait mille personnes  
Pour éplucher tout ce canton. »

La chanvre étant tout à fait crue,  
L'hirondelle ajouta: « Ceci ne va pas bien;  
Mauvaise graine est tôt venue.  
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,  
Dès que vous verrez que la terre  
Sera couverte, et qu'à leurs blés  
Les gens n'étant plus occupés  
Feront aux oisillons la guerre;  
Quand reglingettes et réseaux  
Attraperont petits oiseaux,  
Ne volez plus de place en place,  
Demeurez au logis ou changez de climat:  
Imitez le canard, la grue ou la bécasse.  
Mais vous n'êtes pas en état  
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,  
Ni d'aller chercher d'autres mondes;  
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,  
C'est de vous enfermer aux trous de quelque mur. »  
Les oisillons, las de l'entendre,  
Se mirent à jaser aussi confusément  
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre  
Ouvrait la bouche seulement.  
Il en prit aux uns comme aux autres:  
Maint oisillon se vit esclave retenu.  
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres  
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

# Le Rat de ville et le Rat des champs

Autrefois le Rat de ville  
Invita le Rat des champs,  
D'une façon fort civile,  
A des reliefs d'ortolans.  
Sur un tapis de Turquie  
Le couvert se trouva mis :  
Je laisse à penser la vie  
Que firent ces deux amis.  
Le régal fut fort honnête,  
Rien ne manquait au festin ;  
Mais quelqu'un troubla la fête,  
Pendant qu'ils étaient en train.  
A la porte de la salle  
Ils entendirent du bruit ;  
Le Rat de ville détale,  
Son camarade le suit.  
Le bruit cesse, on se retire :  
Rats en campagne aussitôt ;  
Et le Citadin de dire :  
Achevons tout notre rôl.  
- C'est assez, dit le Rustique ;  
Demain vous viendrez chez moi.  
Ce n'est pas que je me pique  
De tous vos festins de roi ;  
Mais rien ne vient m'interrompre ;  
Je mange tout à loisir.  
Adieu donc ; fi du plaisir  
Que la crainte peut corrompre





# Le Loup et l'Agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

— Je n'en ai point.

— C'est donc quelqu'un des tiens :

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers, et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge. »

Là-dessus, au fond des forêts

Le Loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.





